

le libertaire

Administration : HENRI DELEOUR
9, Rue Louis-Blanc, PARIS (10^e)
Chèque postal : Delecourt 691-12

QUOTIDIEN ANARCHISTE

A partir de 20 heures : Téléphone Gutenberg 26-55

Rédaction : GEORGES BASTIEN
123, rue Montmartre, Paris (2^e)

On la serre d'un cran...

On la serre d'un cran, la ceinture, autour des reins amaigris du peuple exploité. La Vie chère, cette nouvelle Inquisition qui torture chaque jour un peu l'esprit et le corps du consommateur, la Vie chère, cette semeuse d'épouvante sourde, au visage de mort et de misère, la Vie chère, cette peste et cette terreur, puisqu'il faut l'appeler par son nom, veut nous réduire à merci et nous faire crier grâce.

Ceux qui déchaînent contre nous cette éatin vêlue, ceux qui l'entretiennent pour que nous subissions ses folies, ceux-là se baladent en des autos de luxe, nippés comme des princesses, nouveaux féodaux sans intellect, ayant au fond du cœur le seul ronron de leur moteur et la seule boue putride de leurs pneus.

Après ou avant leurs sales luxures, ils courrent, nouveaux barons sans entraîneuses, par les routes qu'ils défoncent, écrasant les gosses et les femmes, avec un hallali de trompes perfectionnées, dégoutants de morgue, hideux d'insensibilité, monstres aux gueules de loups dont les doigts à gros gants sont des griffes dissimulées qui agrippent, en la volant, la fortune publique, et qui font saigner la chaîne souffrante du producteur toujours appauvri !

Ils s'en moquent, ces vautours gorgés de viandes et de vins, que le pain soit maintenant à 1 fr. 60, en attendant de monter encore. Toujours plus vite, toujours plus haut, telle est la devise inscrite sur leur blason infâme !

Quelquefois, pour la forme, ils essaient de la doré un peu, cette ceinture de fer dont ils nous ceignent brutalement : « Ça ne sera rien, ça ne se connaît pas dans le ménage, un peu de patience, ça se passera ! »

Mais maintenant qu'on marche « à plein », que la vitesse de l'auto de mort et de misère devient impossible à déborder, ils ne s'embarrassent plus de scrupules. Ils ne disent même plus, les salauds, que c'est l'augmentation des salaires ouvriers qui fait grimper le coût de la vie. Ils ont le cynisme de leur exploitation indécente. Que leur importe ! Ils comptent sur la patience du peuple, sur le flic immonde et herculeen, sur le garde républicain bien nourri, sur le gendarme mercenaire, sur la meute tout entière attachée à défendre leur viande, leur ventre, leur luxure et leurs déprédations.

Et tranquillement, on les voit s'abreuver de champagne dans les boîtes de jour et de nuit, avec leurs charognes de femmes nippées de lourds manneaux très chers, payant avec un sourire las et bête des plats rares, des boissons compliquées, et se procurant, pour des rêves absurdes, des drogues chargées de tuer en eux ce monstre de l'ennui riche qui est souvent le tyran de ces maîtres de l'argent mauvit !

Pendant ce temps-là nous souffrons dans l'ergastule de la Vie chère.

Pendant ce temps-là nous cherchons à résoudre ce problème angoissant :

manger, nous loger, nous napper !

Affolée, la ménagère ne sait plus comment équilibrer un budget toujours instable. Elle a beau rognier, elle a beau s'ingénier, elle a beau se torturer l'esprit, quand elle regarde les pauvres billets de son mince portefeuille, et qu'elle contemple ensuite les prix affichés sur les denrées de première nécessité, elle se désespère, et ayant tout dépensé pour avoir presque rien, elle revient tremblante et désolée à la maison, avec un filet presque vide...

Quand elle pousse la porte de la boulangerie, elle ne peut plus préparer comme autrefois, quelque monnaie de billon. Il faut qu'elle tende un billet, si elle veut que les gosses mangent.

Quand elle franchit la grille de fer de la boucherie, elle se trouve en présence d'un mercantil gros comme un de ses cochons, qui lui annonce sans sourciller qu'un pot-au-feu coûte aussi cher qu'un poulet de naguère, et deux et même trois fois comme une poule de jadis...

Et si encore elle était dans ses meubles, la misérable femme ! Mais bien souvent elle est la victime de cet autre bandit social : le Tölier, qui vient de râler d'un coup, et d'un seul, la semaine du mari, d'empêcher, par son exploitation éhontée, l'enfant d'avoir du lait et l'homme de se nourrir à sa faim ! Le Tölier de Meublé, l'être infect et abject qui ressemble maintenant, sur cet immense tripot de Paris, à un croupier impassible, râleur de mises, le râleur à la main, dans l'autre de son bureau luxueux où s'étale, sous de petits drapés tricolores, la sale binette de Poincaré et la large gueule d'Herriot, quand

Administration : HENRI DELEOUR

QUOTIDIEN ANARCHISTE

A partir de 20 heures : Téléphone Gutenberg 26-55

POUR BOUDET

Le petit Bouvet vient d'être gracié après de longs et cruels mois de détention. On l'a remis en liberté, mais il est dans l'incapacité de travailler : son corps est délabré, sans forces, anémisé.

Allons ! les copains, songez au brave petit militaire qui osa, le premier, manifester à Millerand un sentiment d'horreur qu'osent aujourd'hui exprimer tous ceux qui luttent contre le fascisme.

Une souscription est ouverte en faveur de Bouvet à l'administration du *Libertaire*.

Faites, tous, tout ce que vous pouvez, afin de permettre à notre jeune camarade de reconquérir la santé et de venir bientôt reprendre rang parmi nous pour l'œuvre lutte contre l'Autorité.

Adresssez les fonds à Quétier, rue Louis-Blanc, 9, Paris (12^e).

L'AMNISTIE FANTOME

Est-ce oui ? Est-ce non ?

Notre camarade Colomer est passé mercredi dernier devant la Chambre des appels correctionnels. Il avait à y répondre de deux poursuites en vertu des lois scélérates (provocation de militaires à la désobéissance et excitation au crime de pillage dans un but de propagande anarchiste.)

M^r Torrès le défendait.

Les juges ont décidé d'attendre, avant de se prononcer, la décision de la Cour de Cassation sur les affaires Vaillant-Conturier et Marcel Cachin qui sont de même nature.

Personne ne sait encore si l'Amnistie s'étend réellement aux infractions aux lois de 1893 et 1894.

M^r Herriot le sait-il lui-même ?

Est-ce oui ? Est-ce non ?

Espérons que la Cour de Cassation mettra rapidement fin à cette stupide comédie.

Un acte immonde

Voici l'acte immonde d'un propriétaire de Nancras, dans la Charente-Inférieure : Le père Renaud, un pauvre vieillard de 70 ans, sans famille, ayant travaillé toute sa vie au service des gros de la commune de Nancras, se trouve dans la rue, sans gite ni pain.

En 1919, Mme veuve Moinet s'installait hôtelière à Nancras. Le vautour du nom Edmond Dubouchaud, agent de cycles Automoto, lui avait loué à cet effet une maison. Par humanité, cette dame avait logé le père Renaud dans une vieille pièce délabrée, dans un coin de la cour.

Mme Moinet ayant quitté le pays, il y a trois jours, pour s'installer à Cognac, le vautour expulsa le pauvre vieux. Rentrant, après avoir trimé toute une journée pour sa pitance, il trouva toutes les portes cadenassées, enchainées ; il lui fut impossible de pénétrer dans cette pièce où se trouvent son grabat et les petites choses de sa vie qui, aux yeux d'un gueux, représentent un trésor. Personne ne voulut le loger, en invoquant le motif qu'il pourrait mettre le feu dans les écuries !

Il ne fume pas, et ils le savent ; il y a cinquante ans qu'il habite ici. Comme un chien, il est allé se coucher dans une meule de paille, en plein champ.

Il y a deux mois, il était malade, sans argent ; si je n'étais pas allé lui porter du bouillon chaud, il serait mort ; il y avait trois jours qu'il n'avait rien bu, ni rien mangé. Je me trouvais à Rochefort, et à mon retour, j'allai le voir et lui porter de la nourriture, en lui remettant 10 francs.

Mais cette crapule de maire, cinq fois millionnaire, du nom de Chalefier, adepte du Bloc Herriot, a eu à son service, pendant vingt ans, ce pauvre bourgeois. Il ne lui donne aucun secours. Il lui offre l'hôpital et le bouillon de onze heures !

Ce vieillard, que je voudrais pouvoir loger, couche maintenant dans la rue. Étant à l'hôtel et gagnant 20 francs par jour pour ma femme et moi, je ne peux faire plus.

Ce Dubouchaud qui, chose révoltante, ne veut pas louer sa maison, la laisse inhabitable et préfère voir ce malheureux couché dehors, privé de ce qui lui appartient.

Etant simple d'esprit, ne sachant ni lire ni écrire, ignorant tout de ses droits, il est en train de péir.

Eugène VERPILLOT.

L'affaire Philippe Daudet

Comme nous l'avons annoncé hier, c'est M. Laugier, l'ancien juge de la 12^e chambre correctionnelle et actuellement conseiller à la cour d'appel, qui est chargé d'instruire l'affaire Philippe Daudet dans laquelle sont inculpés les policiers Lannes, Marlier, Colombo, Delange et Flotter. M. Laugier sera assisté de M. Cambrelé, greffier de la chambre des mises en accusation.

A la suite de l'ordonnance du premier président, M. Barnaud, juge d'instruction, a signé, hier soir, deux ordonnances de désassemblage, la première ayant trait à l'enquête ouverte le 3 décembre 1923 contre inconnu pour assassinat, détournement de mineur et complicité ; la seconde visant l'enquête ouverte le 21 juillet 1924 contre Jean Gruffy, pour complicité d'assassinat, de vol et de détournement de mineur.

Et ce furent des mineurs allemands de cette même région qui viennent d'endeuiller, qui vinrent, avec leurs appareils, et risquent leur vie pour sauver les mineurs français.

Que vient faire le patriotisme dans de telles occasions ? Devant le spectre de la mort, de la souffrance et de la misère, les frontières n'existent pas.

Tout homme qui n'est pas un monstre sent en son cœur vibrer les sentiments de pitié et de solidarité pour les victimes, quelle que soit leur « nationalité ».

Toutes ces affaires seront dès lors instruites par M. Laugier.

La famine en Chine

Malgré les progrès de la science et les facilitez de transports internationaux, il y a encore en notre vingtième siècle des populations qui souffrent et meurent de la famine.

La guerre civile a fauché, en Chine, des millions de pauvres bougres ; voici maintenant que la famine fait ses ravages. D'après les dernières nouvelles reçues de la province de Yunnan, la famine qui sévit depuis quelque temps a fait des milliers de victimes. C'est la plus terrible qu'on ait vue dans cette région, de mémoire d'homme.

Un cours de la semaine dernière, un millier de personnes sont mortes de faim dans la seule ville de Chao Tung Fu. Cette ville, qui est située au nord-est de la province, compte une population de 50.000 habitants.

Alors ! s'il fallait porter là-bas des munitions, des fusils et des canons, on aurait déjà mobilisé des navires de guerre, des autos et des avions. Hélas ! tous ces outils ne servent jamais à apporter la vie, mais la mort.

La catastrophe de Dormund

UNE STATISTIQUE DU VORWAERTS

Berlin, 13 février. — D'après le *Vorwaerts*, les catastrophes minières dans le district de Dortmund ne sont pas toujours les plus nombreuses, relativement à l'étendue de ce district, mais toujours les plus graves par rapport au nombre des victimes. Le taux des accidents, sur 1.000 mineurs, est le suivant :

	1917	1918	1921
En Prusse.....	4.084	2.477	1.999
Dortmund.....	4.481	2.641	2.197

Au cours de ces dernières années, le chiffre des malades et des accidents a considérablement augmenté. Cet accroissement est dû à l'augmentation du travail et à la compression des salaires des mineurs.

Si M. Bézaret avait demandé à Dolques comment il fit pour acquérir une si belle aisance dans ses mouvements, il lui eut probablement répondu que depuis huit jours les sportifs officiers de son régiment, le capitaine Goudailler et le lieutenant Lemire, l'avaient mis à l'abri des exigences du service. Il n'avait point, surchargé du sac, raidi ses muscles grâce à des marches.

La caserne

La caserne n'est pas seulement un lieu de dégradation morale, c'est aussi un lieu de dégradation physique.

On nous a souvent dit qu'à la caserne on fait une éducation physique qui rend les jeunes gens forts, qui en fait des hommes. Eh bien, voilà qui va simplement prouver le contraire. C'est ce que disait Géo André dans l'*'Intransigeant'*, de mercredi soir. Etant donné que ce journaliste doit être à coup sûr un chaud partisan de l'armée, nous ne pouvons douter un instant des renseignements qu'il nous donne.

Nous pouvons pas sacrifier une colonne de journal pour reproduire entièrement son article où il explique pourquoi Dolques fut vainqueur dimanche et eut droit à l'accolade de M. Bézaret, je vais donc simplement vous citer deux passages qui donnent à réfléchir sur la vie de caserne, vie qui doit rendre les jeunes gens forts et robustes :

« Si M. Bézaret avait demandé à Dolques comment il fit pour acquérir une si belle aisance dans ses mouvements, il lui eut probablement répondu que depuis huit jours les sportifs officiers de son régiment, le capitaine Goudailler et le lieutenant Lemire, l'avaient mis à l'abri des exigences du service. Il n'avait point, surchargé du sac, raidi ses muscles grâce à des marches. »

Et, d'autre part, il dit encore :

« Si l'on veut conserver des champions vérifiables, il faut savoir les mettre à l'abri de la vie militaire ordinaire. »

Et maintenant, mères qui avez des gosses sains et robustes, des gars qui ont vingt ans et qui vont, cette année, rejoindre la caserne, voilà ce qui les attend demain : un enfant ou un leur fera exécuter des marches inutiles, ou des athlètes y raidissent leurs muscles. »

Sachant que des athlètes qui ont déjà une certaine force et une certaine endurance sont épousés par cette vie militaire, réfléchissez, si votre fils est de tempérament faible, dans quel état on vous le rendra. Ce n'est donc pas assez qu'on le rende esclave. Que, pendant dix-huit mois, on l'empêche de faire un travail quelconque, c'est-à-dire qu'on empêche son cerveau de réfléchir, qu'on lui fait perdre le goût de travailler, il faut encore qu'on l'affaiblisse par des exercices stupides dont l'unique but est la répétition pour la parade grotesque d'une revue.

Mais vous, les parents, qui vous êtes privés pour que vos enfants deviennent ce qu'ils sont, vous ne vous indignez pas ! On vous les prend, on va vous en faire des êtres malades, paresseux, et vous n'allez pas protester.

Voyons, vous, les hommes qui avez passé dans ces casernes, vous savez que c'est là qu'on inculque tous les vices.

D'abord, pour être à la coule, pour faire tout au monde, il leur faudra commencer par se saouler et faire connaissance avec les maisons à grosses lanternes et, s'ils n'ont pas une volonté de fer, quand ils sortiront, l'habitude sera prise et ils continueront.

Il faudra aussi qu'ils se débrouillent, en terme militaire, c'est prendre au pauvre copain d'à côté ce qu'on ne peut avoir, sous peine de sévères punitions.

Ainsi ils apprendront à voler, à débrouiller n'importe qui : il faut bien se débrouiller.

Et, devant tous ces spectacles ignobles qui défilent devant leurs yeux, que feront-ils alors ? Les uns ne pourront plus tenir dans ce lieu infect et déserteront ; ou bien, s'ils résistent et font leurs dix-huit mois, ils en reviendront, comme les autres, transformés, n'ayant plus, pour tout idéal, que le désir de satisfaire leur ventre et leur bas-ventre.

La nécessité de l'armée, non, vous savez bien, comme moi, que l'armée, pour nous, n'en a aucune et qu'elle n'est là que pour défendre les coffres-forts des maîtres.

La patrie, vous savez que ce n'est qu'un énorme trust de financiers et d'exploiteurs et que nous qui ne sommes que les pauvres exploités de ce trust, il doit nous importer peu qu'il se querelle avec son voisin. Et, quand bien même le trust d'à côté se mettrait à la place du nôtre

Il y a fagots et fagots

Dans un article publié ici il y a quelques semaines, où j'ai essayé, autant que c'était possible dans les limites d'un cadre aussi restreint, de montrer le parallélisme de l'ontogénése et de la phylogénèse, j'ai conclu, paroles que je voulais réconfortantes, en disant que l'évolution était *fatale*, que l'humanité obtiendrait inévitablement son émancipation, sans qu'aucune force puisse s'y opposer, quand l'heure en aurait sonné.

Or, quelques camarades se sont effrayés de ce mot « fatal », et y ont vu un danger. Si l'évolution, objectent-ils, est soumise aux lois d'un déterminisme inflexible, à quoi bon lutter, diront bien des gens, pourquoi tant d'efforts et de combats ? Il n'y a qu'à accepter avec résignation l'implacable fatalité et attendre patiemment que sonne l'heure marquée par le Destin.

Il y a évidemment équivoque.

Éien que je me sois expliquée sur ce point dans une controverse avec les camarades du 15^e, à laquelle m'avait convié Marcel, comme la même équivoque a dû inquiéter beaucoup d'autres camarades, ainsi que j'ai eu l'occasion de le constater, comme, en outre, cette question du déterminisme est siéconde en malentendus de ce genre, il ne me paraît pas inutile d'apporter quelques explications, quelques précisions.

Le fatalisme dont je parlais n'est pas celui de l'Oriental, qui dit : « C'est écrit », qui s'assied ou se couche en attendant la réalisation de ce qui est écrit, parce qu'il est mieux assis que debout et mieux couché qu'assis », et qui méprise la mort, non par grandeur d'âme, mais parce qu'il est mieux mort que couché ». Ce fatalisme simpliste est grossier, sans doute conforme à la mentalité des races orientales, en général plus instinctives qu'intellectuelles, est la négation de toute activité et par conséquent de tout progrès.

Le fatalisme, comme je l'entends dans l'article en question, comme je l'entends en cette matière, n'est qu'une modalité du déterminisme universel. S'il est *fatal* que l'humanité progresse et atteigne un jour le but de ses désirs et de ses espoirs, c'est parce qu'il est *fatal aussi* qu'elle marche vers ce but, parce qu'elle y est déterminée par son besoin d'activité. Comme de gens, qui n'ont jamais songé un seul instant au problème de l'avenir humain, travaillent à leur insu pour cet avenir, simplement en donnant libre cours à ce besoin d'activité dont je viens de parler, parce qu'il est inné chez eux ? Et combien plus efficace dans l'action de ceux qui comprendront la nécessité et l'utilité sociales de leur effort, et qui sauront ainsi le diriger ! L'évolution est fatale, oui, mais à la condition que se réalisent et se développent les éléments de cette évolution.

Un exemple nous fera mieux comprendre : tout le monde sait qu'au jeu des échecs la solution de certains coups est fatale, car elle est mathématique. C'est pour cette raison qu'on les appelle « problèmes » ; et beaucoup de joueurs soumettent ces intéressants problèmes à la sagacité de leurs lecteurs dans la forme suivante : « Les blancs jouent et gagnent en trois coups » ou en quatre coups », etc. Oui, les blancs gagnent, les blancs doivent gagner, c'est fatal. Mais deux conditions sont indispensables à cette victoire, si fatale qu'elle soit : d'abord, il faut que le joueur pousse ses pièces, car s'il n'y touche pas, la fatale victoire restera virtuelle pendant toute l'éternité. Il faut ensuite qu'il pousse ses pièces où il faut, et il est évident qu'un mauvais joueur, par des mouvements maladroits, perdra une partie qu'il devait inévitablement gagner s'il avait observé les règles mathématiques du jeu.

De même, sur le grand échiquier du monde, les blancs, les défenseurs de la Liberté, vaincront les noirs, les supporters de l'Autorité. C'est fatal, car c'est là loi de l'évolution, que met si bien en lumière le parallélisme de l'ontogénése et de la phylogénèse. Mais que les blancs ne s'endorment pas dans un fatalisme stérile, qu'ils ne restent pas, comme on dit, les deux pieds dans le même sabot, car alors la loi de l'évolution ne jouera plus. Qu'ils poussent leurs pièces sur le vaste échiquier, qu'ils sachent surtout quand, comment et où les pousser. Qu'ils apprennent à jouer, en un mot, et bien jouer. Ce qui veut dire, sans métaphore : qu'ils se réalisent individuellement et qu'ils s'organisent économiquement et socialement, afin de pouvoir faire face au capitalisme et résister au gendarme. Un humoriste a dit que la crainte du gendarme était le commencement de la sagesse. Non, c'est le commencement de l'esclavage. Le commencement de la sagesse, ce sera le renversement des rôles : la crainte que le Proletariat inspirera au gendarme. Ce résultat ne sera atteint que le jour où les blancs connaîtront bien le jeu. Ce jour-là se jouera la grande partie. Et les blancs gagneront. En combien de coups ? Je ne sais. Il est probable que la lutte sera dure et longue, mais il est certain qu'aucun gambit ne pourra déjouer l'attaque des blancs, et que, quand bien même un Philidor défendrait les noirs, les blancs le feront fatalément, mathématiquement, échec et mat.

E. FOURNIER.

Plus de nations, mais des hommes

L'erreur des individus qui font métier de juger leurs semblables, c'est le manque de raisonnement.

Ils prennent une poignée d'hommes pour une nation et la jugent d'après ses manifestations globales, pour conclure que tous ses éléments obéissent à des directives de même caractère. Superficiellement, ils ont raison : un Allemand pris dans la masse aura des points de vue allemands, de même pour un Français.

Cependant ces Etats, ces nations, ces groupements d'hommes sont tous créés pour les besoins d'une seule cause : « les besoins d'accaparement des minorités rares ».

Il est important de savoir qu'il y a des hommes sur la planète qui ne sont ni Allemands, ni Français, ni Espagnols, mais seulement et simplement des hommes, des anarchistes.

En naissant, malgré la nationalité, nous ne connaissons qu'une chose : La Liberté, comme le poussin qui trotte au sortir de sa coquille. En naissant, nous sommes tous égaux et tous nous ignorons les nations, les

los, les rites, les hommes rouges et les hommes noirs.

Nous voulons continuer à les ignorer, et mieux, nous voulons les combattre pour le plus grand bien du peuple.

Nos sommes encore bien petits : l'autorité va s'abattre sur nous, sous des formes différentes, dans le but de nous posséder, et dont le produit ne sera que l'esclavage. Les nations rendent le commerce difficile, le but, est que les peuples frères s'ignorent, pour que les ventres dorés puissent mieux les exploiter et les tromper.

Peuples frères ! avant d'être des nations soyons avant tout des hommes.

MABIRE.

Il ose parler au nom de la liberté

M. Millerand, l'assassin de Douarnenez, interroger par ses amis pour savoir si, après la magistrale réclame reçue par les partisans de Castelnau à Marseille, il avait toujours l'intention de venir dans cette ville faire une conférence fasciste, a répondre qu'il ne voyait pas ce qui pourrait l'en empêcher. L'abstention, a-t-il ajouté, serait une reculade complète devant l'émeute, et ce serait abandonner la liberté de réunion, liberté qui a coûté le plus d'effort et de sang à la démocratie.»

Millerand a du cynisme d'oser parler au nom de la liberté ! En fait de sang versé, le politicien qui fut un des provocateurs de la tuerie de 1914-1919, ne connaît que celui qui fit verser aux autres sur les champs de bataille, afin de rendre plus teaux les blets dont spéculent les affameurs du Peuple !

Sanguinaire comédien !

Petits lits blancs

Au dire de *l'Intran*, le Bal des Petits Lits Blancs serait une œuvre de charité, dont le but est de porter aide et assistance aux petits déshérités.

Mondains et mondaines, aux âmes se croyant charitables, mais aux préjugés si mesquins, ont cotoyé du bien triste monde dans la nuit d'orgie et de noce appelée le « Bal des Petits Lits Blancs ».

Profiteurs de guerre, mercantils, galonnards, proxénètes, toute cette racaille s'était donné rendez-vous.

La charité était leur dernier souci, ils étaient venus la beaucoip plus par orgueil et pour étaler leur luxe : toilettes saugrenues, chaises exhibées couvertes de bijoux. Voulez-vous savoir comment, dans leur milieu, ils pratiquent la charité. Voici un exemple :

Un client de ce bal, la telle Nana, Mme Anne Gervais, Miss Nana, patronne de la maison de tolérance de Passy, dame chambrière, qui fait crever de faim ses pensionnaires, alors qu'elle s'empiffre, avec poulets, beaufets, hachis, vins fins et liqueurs de marque.

Ces pauvres filles, après vingt heures passées à se donner à de nombreux clients, touchent des sommes dérisoires, alors que la belle Nana garde tout l'argent.

SA bonne, qui était sa nièce, mère de trois enfants, enceinte d'un quatrième, fut renvoyée dimanche sous les insultes de cette proxénète.

Cette pauvre femme, levée à huit heures du matin, couchée à trois, gagnait un salaire de 600 francs. Quelle charité peut bien faire Nana ? Si c'est là la clientèle de l'*Intran*, merci bien !

Au lendemain du fameux bal, ils ou elles feront crever au travail de pauvres filles pour rattraper la dépense.

Charité, sentiment d'hypocrisie. Combien la solidarité préconisée par les anarchistes est préférable !

Avis aux membres du parti ouvrier révolutionnaire de Marcq-en-Barœul

Ceci pour ceux qui sont encore un peu épris de justice et de loyauté, et non pour ceux qui se seraient permis de critiquer les anarchistes de destructeurs, de fous et de contre-révolutionnaires :

Le 1er février, au meeting populaire qui eut lieu au Pont-de-Marcq, citadelle ouvrière, en faveur de Sacco et Vanzetti, l'on croyait voir toute la cité ouvrière de Marcq-en-Barœul accourir pour prouver que nous voulions tous sauver les deux victimes du dollariste américain.

Quelle erreur, camarades ! Avec de pareils révolutionnaires, les camarades qui crèvent dans les bagnes peuvent toujours compter sur eux pour l'action à mener en faveur de ceux qui sont torturés dans les bagnes et dans les prisons de toutes les républiques quelles qu'elles soient. Les matthes chanteurs de la politique ont brillé par leur absence et croient toujours saper la société qui nous opprime avec leurs phrases grandiloquentes, leurs discours pompeux et leurs pleurnichardes revendications des citoyens.

Nous avions pourtant invité cordialement tous ces charlatans de la timbale électorale, car nous croyions bien qu'ils nous auraient donné du fil à retordre, car dans leur canard, le « Réveil Social », il prétendent toujours ne dire que la vérité au prolétariat.

Alliez donc ! votre vérité est celle de ces ignobles mercanti-bistros, qui n'ont rien d'autre à faire que de se faire entretenir grassement par tous les crétins de la nouvelle religion municipale.

Votre révolutionnairisme ne se tient que dans l'administration du cinéma « La Fraternelle » et l'administration de la Mairie, que vous convoitez depuis si longtemps, et alors vous deviendrez une fois de plus les défenseurs de la propriété et du capital. Ah ! vous pouvez gueuler dans votre cœur, Nous constatons aujourd'hui que vous les enviez, et demain, si la propriété est menacée, si ce que l'on appelle la patrie est en danger, vous feriez comme les socialistes belges : vous pousseriez le prolétariat à se faire massacrer pour défendre la propriété qui n'est pas la leur, mais — pour une fois dites la vérité — celle des politiciens et aspirants capitalistes. L'avenir nous le dira.

L. MIGNON,
du Groupe de Marcq-en-Barœul.

Le fonctionnement de l'école primaire

L'école primaire à classe unique, celle du petit village et du hameau, fonctionne normalement, au point de vue psychologique et pédagogique. Le même maître ou la même maîtresse conserve les enfants durant toute leur scolarité, dans les villes où sévissent les écoles-casernes, il n'en est pas ainsi, du moins dans la généralité des cas, l'enfant change de maître ou de maîtresse tous les ans, quand ce n'est pas deux et trois fois dans la même année. Beaucoup de maîtres de ces écoles-casernes prétendent que c'est la régime idéal, et qu'on ne peut pas et qu'on ne doit pas faire autrement. Ils ne sont jamais sortis de leurs écoles-casernes, même pas par la pensée, et ne peuvent pas concevoir qu'il puisse exister des écoles fonctionnant rationnellement. A les entendre encore, tel maître ou maîtresse est incapable de s'occuper des enfants de tel ou tel cours, tel maître ou maîtresse est incapable, à cause de la fragilité et de l'instabilité de son système nerveux, de s'occuper des petits. Toutes ces affirmations paraissent aussi plaisantes que sanglantes à ceux qui ont vu fonctionner les écoles à classe unique et qui y ont, comme moi, fait leurs premières armes. La grande majorité des écoles de France, et même du monde entier, est constituée par des écoles à classe unique, et je ne crois pas qu'à fréquentation équivalente elles se confrontent inférieures, quant aux résultats, aux écoles-casernes. Il y a même de sérieuses raisons psychologiques et pédagogiques pour que les écoles à maître unique se montrent, quant aux résultats, supérieures aux écoles-casernes avec changement fréquent de maître. Il y a solution de continuité. Il est d'aillieurs à remarquer que bien des maîtres du département de la Seine qui réfléchissent, commencent à s'opposer contre ces changements par trop fréquents de maître, et contre le fait que les écoliers parisiens, par exemple, sont distraits par des changements de maître, de la cour à la même journée scolaire, la lundi à huis, l'autre tirant à dia !

Les instituteurs ruraux ne connaissent pas, en effet, cette institution abhurissante des professeurs spéciaux municipaux qui n'appartiennent pas à l'Université, et qui viennent, aux heures qui leur conviennent et qu'ils fixent eux-mêmes, prendre les élèves de telle ou telle classe, pour leur donner une leçon de dessin, de travail manuel, etc.

Aujourd'hui, les maîtres et les maîtresses semblent se rendre compte de ce qu'en tel régime si générant à d'irrationnel, et s'affranchissent d'en débarrasser l'école. Ils se débrouillent mieux fait de ne pas la laisser s'établir. Instruire les enfants est un travail. Un travail de ce genre ne peut être véritablement bien fait si, par suite de changements de maître, l'enfant est contraint de recommencer fréquemment le même travail d'adaptation. Il est des gens qui prétendent que l'on peut réaliser, à l'aide de directives écrites et déterminées d'un commun accord, une parfaite solution de continuité, en dépit des changements annuels de maître. Ces gens-là ne sont pas absolument de bonne foi, ou alors ils sont incapables de jugement.

Peut-on, un seul instant seulement, nier que les caractères, que les sentiments ne soient pas les mêmes, d'un individu à l'autre ? Sur les buts idéaux de l'école même l'humanité est loin d'être parfaite. Elle ne l'est pas davantage sur le régime qui doit être fait à l'enfant : l'un veut le traiter à « la gendarmerie », l'autre au régime de liberte surveillée.

Aussi, et chacun le sait bien, tel enfant qui sympathisait avec tel maître ou telle maîtresse, qui cédait facilement à ses suggestions et faisait de louables efforts, à la seule annonce d'un changement de maître, devient mélancolique, et même finit par se rebeller définitivement, si on le change de classe. Si l'on admet que la continuité des efforts est une chose souhaitable, si l'on admet que la sympathie est un facteur puissant en matière d'éducation, qu'il convient de ne pas négliger, il faut conserver à l'enfant le même maître ou la même maîtresse, durant toute sa scolarité. Rien, absolument, ne s'oppose à cette pratique rationnelle et logique. Toute la scolarité de l'enfant qui devient facilement à ses amis de la classe, avec le même maître ; seuls de petits changements matériels seront nécessaires. Ces changements matériels mêmes se réduiront à fort peu de chose, si l'on se met à fabriquer un mobilier scolaire démontable, facilement adaptable à la taille des écoliers.

Maurice JABOUILLE.

Les pauvres hommes

M. Ford, le célèbre exploitateur américain que nous a présenté sous un jour favorable le *Quotidien*, ne gagnait probablement pas assez d'argent dans l'industrie de l'automobile, puisqu'il racheta il y a environ deux ans la Compagnie des chemins de fer de Detroit et Irond.

Naturellement, les bénéfices ne tarderont pas à affluer et on annonce que dans cette seule entreprise M. Ford a fait un bénéfice de 4.200.000 dollars, soit au change actuel à peu près 75 millions de francs.

Ce n'est pas mal, et M. Ford peut vivre largement avec ces bénéfices, qui représentent le travail de milliers et de milliers d'individus.

Et pendant ce temps des familles entières souffrent de la vie chère, en attendant qu'elles en crèvent.

La poisse du pauvre bougre

Quand la malchance s'acharne sur un malheureux, il ne peut s'en décoller. Un pauvre type sans domicile, qui n'avait pas mangé depuis quarante-huit heures, Marcel Merlin, 32 ans, se jeta sur une tablette de chocolat exposée à la devanture d'une épicerie. Mais il avait été aperçu. Atroce fâfrage. Les agents qui n'arrivent pas les fibustiers de la finance, se jetèrent sur lui et l'amenaient au poste.

Mais en chemin le malheureux affamé qui avait réussi à garder son butin, et que son estomac tirailleur, voulut mordre à la fatale tablette. Hélas, c'était du chocolat factice, c'était une paquette de bois peint pour l'étagage, et le malheureux se cassa deux choses vues !

Ce n'est là que du noir sur du blanc.

AUX HASARDS DU CHEMIN

Propos ♦♦♦ d'un Paria

Une foule avide d'éloquence se pressait

jeudi dernier au Club du Faubourg pour

entendre la conférence de Georges Pioch.

Le sujet traité était plutôt bizarre : « Révo-

ution et honnêteté ». Naturellement, il fallait

définir ces deux mots. Le père Hugo

appela les révoltes : les brutalités du

progrès. Georges Pioch se rallie à cette for-

mule, mais au lieu de dire progrès, il dit

évolution. C'est la même chose. N'étant pas,

personnellement, convaincu de la fatalité

du progrès humain, ni de cette évolution

constante et inévitables vers le mieux tan-

ché préchée par certains, je ne pense pas non

plus que toutes les révoltes marquent un

pas en avant vers le meilleur devenir.

G. Pioch est, comme nous le sommes tous,

un grand admirateur de la Révolution

A travers le Monde

ALLEMAGNE

LE CHOMAGE A BERLIN

Berlin, 16 février. — Pendant la période du 15 janvier au 1er février, le nombre des chômeurs qui reçoivent un secours de chômage est passé de 586.000 à 591.000.

APRES LA CATASTROPHE

Dortmund, 13 février. — Les abords de la mine « Ministre Stein » ont présenté durant toute la nuit l'aspect d'un champ de bataille, sur lequel on viendrait ramasser les blessés et les morts. Ce n'est qu'une allée et venue continue de brancardiers, de lourds camions amenant des infirmiers, autos des autorités ministérielles et policières.

LA FIRME JUNKER VA CONSTRUIRE
pompiers munis d'appareils respiratoires, mineurs en costume de travail et une foule d'habitants très surexcités.

Sans arrêt, les bennes descendantes dans le puits pour remonter avec d'horribles charriages de cadavres. Les victimes sont déposées sur des lits de pailles, noirs de charbon, les membres convulsés. Pas de brûlures, pas de blessures. Tous ont péri étouffés.

UN AVION GEANT

Comment le Traité de Versailles sera tourné

Londres, 13 février. — *L'Evening News* annonce qu'une vingtaine d'experts et spécialistes allemands viennent de terminer les plans d'un avion géant, qui, dans l'espoir de ses réalisateurs, pourra donner à l'Allemagne la maîtrise de l'air.

Cet avion qui, officiellement, devra être employé à des fins commerciales, aurait une envergure de 75 mètres, il serait actionné par des moteurs développant au total 6.000 CV, pourrait franchir 3.000 kilomètres sans arrêt, et transporter quinze tonnes de marchandises à une vitesse de 260 kilomètres à l'heure.

L'Evening News ajoute qu'au cas d'échec par aux clauses restrictives du Traité de Versailles, la firme Junker, qui commande l'affaire, ferait construire l'avion en dehors de l'Allemagne, probablement en Russie.

ANGLETERRE

A la Chambre des communes, vingt-trois projets de lois ont été déposés par différents députés. Voici les principaux :

Surveillance de l'emploi des cotisations par les syndicats travaillistes dans des buts politiques ; abolition de la peine de mort ; nationalisation des mines.

La Chambre des communes s'est occupée cet après-midi de la construction de maisons à bon marché.

L'ANGLETERRE ET LE PROTOCOLE DE GENEVE

Londres, 13 février. — *L'Evening News* écrit : « La question de la sécurité de la France est d'autant plus compliquée pour le gouvernement britannique qu'il désire absolument être loyal et fidèle envers son allié.

Le protocole de Genève, qui risquait de nous engager dans une action militaire ou navale, a évidemment été remis au creuset. Les réponses des Dominions à ce sujet sont très réservées. Quelques-unes de ces réponses ne se montrent pas défavorables à une action commune pour sauvegarder la paix du monde ; toutefois, les Dominions préfèrent, en général, examiner à nouveau la question avant de prendre un engagement quelconque. »

LA TEMPETE SUR LA GRANDE-BRETAGNE

Londres, 13 février. — Les tempêtes qui sévissent depuis quatre jours sur l'Angleterre, presque sans interruption, ne semblent pas devoir cesser encore. La courte accalmie qui s'est produite hier a été suivie de pluies diluvianes qui ont causé des inondations dans différents districts. Des éboulements de remblais de chemins de fer se sont produits en plusieurs endroits. A Lingfield, les courses hippiques n'ont pu avoir lieu aujourd'hui, l'hippodrome se trouvant transformé en lac. Trois ou quatre Clubs de golf des environs de Londres ont été fermés jusqu'à nouvel ordre, leurs terrains étant également inondés.

Dans la mer du Nord

Le vent a été particulièrement violent

aujourd'hui et la nuit dernière sur la Manche et la mer du Nord ; le paquebot postal belge « De Coninck », en entrant au port de Douvres, a touché le jeté et a endommagé son gouvernail.

Un autre grand vapeur belge, l'« Yser », est rentré à Douvres après une traversée particulièrement pénible. Le capitaine a immédiatement mandé un médecin pour son maître d'équipage, qui avait été sérieusement blessé par un énorme paquet de mer qui l'avait projeté contre une des grilles du navire.

De nombreux bâtiments de toutes nationalités se sont abrités, durant la nuit, sous la pointe de Deal. A midi, bien que la marée n'ait pas atteint son plein, d'énormes quakus de mer déferlaient par-dessus les parapets.

Les services de Boulogne ont été maintenus, mais les ponts des navires sont continuellement balayés par des vagues géantes.

A Brighton, les magasins qui bordent la promenade longeant la mer ont subi des dommages sérieux ; les toits de plusieurs maisons ont été enlevés et des boutiques enfouies.

YUGOSLAVIE

M. PATCHITCH AURAIT ETE ASSASSINE

Londres, 13 février. — Le correspondant de la *British United Press* à Athènes télegraphie qu'on a reçu dans cette ville une information d'après laquelle M. Patchitch, président du conseil de Yougo-Slavie, aurait été assassiné par un Croate nationaliste.

La légation de Yougo-Slavie déclare toutefois n'avoir rien appris à ce sujet.

ETATS-UNIS

LE TESTAMENT DU ROI DE LA LEVURE

M. Julius Fleischmann, le roi de la levure, qui a été deux fois maire de Cincinnati, a laissé sa fortune, estimée à 60 millions de dollars, à son fils et à sa fille. M. Fleischmann a fait un legs de 200.000 dollars à des œuvres de charité.

Les employés de la compagnie Fleischmann se verront distribuer 2.000 actions de la société.

LE TRAVAIL DES ENFANTS

Une vigoureuse campagne avait été menée pour amener le contrôle du travail des enfants par les autorités fédérales. Les efforts accomplis en vue de faire passer cette loi sociale seront fort probablement infructueux. En effet, treize Etats de l'Union ont déjà voté contre l'amendement de la constitution fédérale. Leur principal argument est que l'ingérence du gouvernement central dans les affaires intérieures des Etats est indésirable.

AFGHANISTAN

CONDAMNE A MORT POUR APOSTASIE

Le Pioneer apprend de Kaboul que deux commerçants afghans faisant partie de la Conférence Quadrat, ont été condamnés à mort pour apostasie. La sentence fut exécutée publiquement et de façon barbare : les condamnés furent lapidés en présence du chef de la police afghane.

Le fanatisme et l'intolérance des prêtres de toutes les religions perpétuent la survie de la bestiale férocité des hommes. Souhaitons que l'éducation rationnelle et scientifique détruisent chez eux l'esprit religieux, source de crimes et de douleurs.

Herriot expulse

Un communiste arménien a été reconduit à la frontière. Quatre autres devront partir dans les huit jours

Un communiste arménien, déjà expulsé de son pays pour propagande, nommé Achtou, artiste peintre, habitant le quartier, a été reconduit hier à la frontière. Quatre de ses camarades ont été également avisés d'avoir à quitter la France dans les huit jours.

Le Bloc des Gauches continue sa nefaste besogne.

Herriot, ennuyé des affaires de Marseille, donne des gages à la droite : il expulse i

Le meeting d'hier soir

De nombreux camarades avaient répondu à l'appel des organisations révolutionnaires pour protester contre l'inquisition espagnole.

Combien étaient-ils d'ouvriers présents ? Environ 3.000. Mais 3.000 camarades qui étaient venus se rendre solidaires de nos camarades Joaquin Maurin, Arlandis et tous leurs compagnons syndicalistes et anarchistes qui sont emprisonnés de par la volonté du maître chancelier Primo de Rivera.

C'est Doyen qui ouvre le meeting. Après avoir relaté les incidents d'Espagne, il insiste sur l'unité nationale et internationale pour réaliser le front unique contre le fascisme.

Un camarade espagnol lui succède ; dans sa langue maternelle, il place ses camarades devant la situation créée dans leur pays par le sanglant Primo de Rivera. Il rappelle à tous que devant les monstruosités des bourgeois qui condamnent des révolutionnaires à des peines ignobles, pour les sauver nous nous dresserons tous côte à côté.

Semard, qui prend la parole, rappelle aux travailleurs l'urgence nécessité de faire l'unité sur le terrains national et international.

Colomer, de l'U.A., apporte la solidarité à nos amis d'Espagne, pour tous les anarchistes. « Les camarades anarchistes-syndicalistes et communistes unis dans la répression espagnole, nous, travailleurs parisiens, nous saurons aussi faire l'unité dans l'action contre tous les dictateurs. »

« Nous allons chacun par un pas différent mais nous nous dirigeons vers la même route. Une bête monstrueuse nous barre le chemin, tous ensemble par la violence révolutionnaire il faut l'abattre. »

Franchement, notre camarade dit sa pensée, et il ajoute qu'elle est aussi celle de tous les anarchistes révolutionnaires, sur l'attitude des anarchistes contre le gouvernement bolchévik, mais il insiste en disant qu'à l'heure actuelle nous sommes tous face à face avec les mêmes ennemis.

Il est approuvé par l'ensemble des auditeurs.

Puis, c'est le député Doriot qui raconte la véritable stratégie militaire de Primo de Rivera dans la lutte contre les Riffains et qui ressemble étrangement avec celle de nos « beaux maréchaux ». Il termine par un appel à l'unité.

Racamond termine la longue liste d'orateurs en refaisant un appel à l'unité.

Voici l'ordre du jour adopté par les protestataires et qui fut envoyé à toute la presse : Les travailleurs français et étrangers, rassemblés à la Grange-aux-Belles, sur l'appel du Secours Rouge et des organisations révolutionnaires.

Elèvent leur protestation contre la terreur blanche qui sévit en Espagne et contre le nouveau crime que prémedite le Directoire sanglant ;

Déclarent qu'ils prennent sous leur protection les emprisonnés de Montjuich, qu'un abominable système de représailles menace de mort à la première provocation de la police ;

Adressent à Maurin, Arlandis, Tirado, Trilles, ainsi qu'aux révolutionnaires de Vera, que les tribunaux militaires veulent envoyer au poteau d'exécution, leur encouragement le plus vibrant, l'expression de leur volonté de les arracher à tout prix des mains de leurs bourreaux ;

Demandent l'union de tous les prolétaires dans une lutte commune contre la répression.

LEURS DIVIDENDES

— M. Tourneval, chef de district aux chemins de fer de l'Etat, se trouvait sur la ligne, à l'entrée de la gare de Morlaix, quand, par suite de la violence du vent, il n'entendit pas venir un train de marchandises.

Le malheureux fut tamponné. La mort fut instantanée.

— Chargé de fûts, une voiture écrase son charrier, M. Vicente-Balague, à Paulhan (Hérault), dont la mort est instantanée.

— En travaillant sur un toit, l'ouvrier Béranger, âgé de 32 ans, heurta, par inadvertance, un câble électrique à haute tension. Electrocute, le malheureux tomba d'une hauteur de neuf mètres.

Amis lecteurs, abonnez-vous !

En peu de lignes...

Le feu

Un incendie s'est déclaré à quatre heures, hier matin, dans la cave de M. Goisy, 2, place des Victoires.

Le cogne tire

Reconnaissons à la gare de Creil le Belge François Van der Steek, qu'ils recherchaient, deux gendarmes voulurent l'arrêter. Il s'enfuit. Un des gendarmes tira un coup de revolver, et le malheureux s'écroula, atteint grièvement au ventre.

La vie humaine compte peu pour ces gens, ils ne connaissent que la consigne.

Ceux qui en ont marre

A la suite d'une discussion dans un débit, rue de Montreuil, Mme Juliette Merlin, 33 ans, se tire une balle de revolver dans le ventre. Elle est dans le coma.

— Neurasthénique, M. Louis Lenoir, 53 ans, concierge, 35, rue du Rocher, s'est tiré une balle de revolver dans la tête et a succombé.

— Dans le canal de la Marne au Rhin, à Foug, on a repêché le corps d'un noyé qui semble avoir séjourné deux mois dans l'eau, portant un carnet de paye au nom de Wagner.

— On a trouvé entre les rails, à Annecy, le corps de M. Massignon, 25 ans, de Longuyon, la tête séparée du tronc. Il s'agit d'un suicide provoqué par des chagrins intimes.

Tombés du tram

— M. Marcel Grosley, 33 ans, 9, rue Juillet-Vallès, à Drancy, et Mme Marie Payrin, 52 ans, 3, rue Neuve, à Bobigny, sont tombés d'un tramway en marche, route des Petits-Ports.

Les enfants terribles

Le jeune Roger Gauthier, 11 ans, demeurant chez ses parents, 64, rue François-Miron, tombe d'un camion et se fracture le crâne.

Les rixes fratricides

L'Algérien Ould Mathouy Boussoud, âgé de 31 ans, 109, rue Thiers, a été frappé de cinq coups de couteau devant son domicile, par un nommé Aït-Salem Mohamed Jalas, 26 ans. Son état est désespéré.

On arrête

Au cours d'une rafle, quatorze personnes, dont une femme, ont été appréhendées, la nuit dernière, dans les rues voisines du Collège de France.

— On arrête, pour vol à la roulotte, rue du Sentier, Charles Beltz, sujet hollandais, et Joseph Lambert, 30 ans, maçon, sujet belge.

Une bijouterie cambriolée

Enghien-les-Bains, 13 février. — La nuit dernière, des malfrats ont enlevé une partie de la toiture en zinc d'une bijouterie, située rue de l'Arrivée, près de la gare d'Enghien-les-Bains, et se sont emparés de 60.000 francs de bijoux.

Les inspecteurs de la brigade mobile et le service de l'identité judiciaire ont relevé de nombreuses empreintes.

Macabre découverte

Mont-de-Marsan, 13 février. — Une fillette vient de découvrir dans les ajoncs le cadavre, déchiqueté par des chiens ou des renards, de Mme veuve Gastagnet, 74 ans, disparue depuis le mois d'avril dernier.

On suppose que la vieille femme s'étant blessée au cours d'une chute, est morte sur place sans pouvoir appeler à son secours.

On découvre des ruines d'une cité antique

Perpignan, 13 février. — Des fouilles ont fait découvrir, près du village de Clairac, aux environs de Perpignan, des vestiges de l'ancienne cité de Tura, dont font mention les chroniques du Moyen-Age.

Le feu

Saint-Etienne, 13 février. — Un violent incendie de cause inconnue s'est déclaré dans une usine appartenant à M. Tournon et Cie, à Tence. Les pertes atteindraient 250.000 francs.

Le pain cher

Bordeaux, 13 février. — Par arrêté du préfet, le prix limite du pain de consommation courante est fixé à 1 fr. 65 le kilo, à partir de lundi.

Sauvetage d'un voilier

Fécamp, 13 février. — Le canot de sauvetage « Emile-Robin », de la Société cent

L'Action et la Pensée des Travailleurs

SYNDICAT
DES SCIEURS DE PIERRE TENDRE
DE LA SEINE

Les redresseurs de torts

Il est des gars dont les habitudes sont devenues une seconde nature. Mentir, calomnier, discréder des camarades, est pour eux usage courant, et certainement ferait maladie de ne rien avoir à médire sur leurs semblables.

Tel celui-ci au regard torve et oblique qui en 1920 se fit le complice du gouvernement et des compagnies en faisant le jaune à Montparnasse.

Tel autre qui déserta le syndicat pendant plus de deux années, et n'y revint que pour accomplir sa besogne de démagogue, et dont on peut dire qu'il est le plus grand des menteurs.

Ceulà qui fut la lutte en 1906 alors que nous, les militants, étions impitoyablement mis à l'index ou chassés des chantiers. Il fut renard pendant des années, ce qui lui valut la bonne place dans la boîte où il avait si bien rempli son rôle de briseur de grève.

D'autres, plus débrouillards, s'en furent dans les régions aplatiées faire le tâcheron et ne respecter aucune décision, et faire dix et onze heures. Pendant que les militants trouvaient difficilement de l'embaucher, ces braves orthos menaient très bonne vie, et n'ont jamais eu cure de s'intéresser au sort de ceux qui continuaient à battre en brèche les patrons pour faire appliquer les décisions prises par le syndicat.

Enfin, il y a les syndiqués d'hier, envoyés par ordre du P.C. pour grossir le nombre des moscoutraires et faire échec au Syndicalisme vraiment révolutionnaire.

Et voilà des gens qui, parce que nous ne voulons pas marcher à la cadence de l'armée rouge, répandent sur nous leur bave et les pires calomnies. Nous leur rappelons que nous ne voulons ni être caporalisés ni agenouillés devant la nouvelle sainte orthodoxie prêchée par les moines de la C.G.T.U.

Ce sont ces redresseurs de torts qui veulent jouer les premiers rôles, qui sont responsables de la situation léthargique dans laquelle se trouve, hélas, malheureusement, plongé le Syndicalisme.

Incapables qu'ils sont d'accomplir la véritable propagande syndicaliste et révolutionnaire, ils se contentent de conserver la bonne place, de se taire devant ceux qui les emploient, mais de semer la haine et la confusion dans nos rangs.

Fauteurs et tartuffes, allez ! Vous savez bien que la C.G.T.U. est à la remorque des politiciens du P.C. agissant sur les injonctions de Moscou.

Vous ne tromperez personne de nos amis à ce sujet, car nous sommes persuadés que votre attitude leur fera confirmer leur décision de ne pas adhérer à une C.G.T.U. qui s'est courbée devant les ukases, ou à une fédération politico-communiste.

Nous mettons en garde tous nos copains contre vos agissements scissionnistes, et nous demandons à tous ceux-ci de ne pas assister à votre réunion de dimanche, et de ne pas accepter la carte qui leur serait proposée, c'est-à-dire de devenir un syndicat par ordre et armoindri.

Camarades, dimanche faites le vide chez les orthos et restez serrés autour de la vieille Fédération.

Le Bureau syndical.

Dans le Bâtiment d'Albi

Les adhérents au Syndicat du Bâtiment d'Albi, réunis en une assemblée générale, le 7 février 1925, après lecture de la lettre ouverte de Rivière contre Astruc, parue sur l'Humanité des 1^{er} et 7 février, se déclarent solidaires du camarade Astruc, auquel nous maintenons toute notre confiance, et donnent un démenti formel de tout ce qu'a écrit Rivière contre Astruc, dans l'Humanité du Midi, et invite Rivière à assister à une réunion contradictoire à Albi, au jour fixé par lui, afin qu'il vienne expliquer son attitude devant les camarades du Bâtiment et les militants de toute tendance.

Les camarades déclarent que toute politique personnelle est une œuvre de division, et nous nous refusons à suivre toute discussion scissionniste.

Cet ordre du jour, adopté à l'unanimité, sera envoyé au Libertaire, à l'Humanité, à la Bataille Syndicaliste et au Midi Socialiste. Il sera en outre envoyé au Syndicat du Bâtiment de Marseille, et personnellement remis au secrétaire de l'U.D.U. du Tarn, par la commission signée ci-dessous :

Pour le Syndicat et par ordre : La commission : Martinez, Juan, Met, Gires, Ferrer, Martin, Romeo.

DANS LES P. T. T.

Aux ouvriers du groupe souterrain

En marche vers l'autonomie

Devant la mainmise sur le syndicalisme par les partis politiques, des camarades syndicalistes révolutionnaires ont pris l'initiative, « sur la demande de beaucoup de camarades dégotés par les procédures des chefs des deux C.G.T. », de former un groupe autonome.

Nous faisons un pressant appel à tous les camarades partisans de l'indépendance du syndicalisme de venir grossir nos rangs et de faire tous leurs efforts pour amener vers nous tous les camarades sympathisants.

Nous précisons que la position de l'autonomie syndicale n'est que provisoire et que tous nos efforts se porteront sur la question vitale de l'Unité ouvrière basée sur les principes de la Charte d'Amiens, que seuls les syndicalistes purs peuvent réaliser, n'étant liés à aucun parti politique.

Allons, camarades syndicalistes, réfléchissez avant de reprendre vos cartes pour 1925, et regardez s'il y a place pour vous dans l'une ou dans l'autre des C.G.T. Nous ne le pensons pas.

D'un côté nous voyons la vieille C.G.T. qui, pendant la guerre, n'a pas cessé de violer la Charte d'Amiens et qui a sur la conscience les 1.500.000 morts de la guerre du Droit et de la Civilisation et qui est une complice directe du grand crime.

Aujourd'hui, nous la voyons agenouillée devant la vine du démocrate Herriot, et an-

puyer de toute sa force la politique du Cartel des Gauches qui emprisonne nos meilleurs militants et persécute les camarades étrangers et va jusqu'à les livrer aux griffes sanglantes de Primo de Rivera et de Mussolini.

De l'autre côté il y a la C.G.T.U., sur laquelle nous avions mis, lors de sa création, tout notre espoir, mais, hélas ! depuis que les politiciens du Parti Communiste ont accapré le syndicalisme et transformé les réunions corporatives en réunions électorales, aucun travail sérieux n'a été fait. Puis la Charte d'Amiens fut révisée et les tentances furent organisées, et nous nous trouvons étiquetés comme des flâcons dans l'arrière-boutique d'une pharmacie.

Après l'assassinat de deux camarades syndicalistes par les politiciens du Parti Communiste dans la Maison des Syndicats, dans la triste soirée du 11 janvier 1924, et dont la C.G.T.U. n'a pas voulu rendre publics les travaux de la commission d'enquête, nous ne pouvons rester dans cette C.G.T. marâtre. Vous viendrez avec nous dans le Syndicat autonome des ouvriers des lignes souterraines clamer votre dégoût à tous ces politiciens de toutes couleurs, que chacun fasse un effort et nous triomphrons de tous les politiciens de n'importe quelle couleur qu'ils soient, qui ne cherchent qu'à nous diviser au profit des partis politiques.

Le patronage divise les hommes, le syndicat doit les unir.

Vive l'autonomie syndicale !

La Commission Exécutive provisoire.

Dans le S. U. B.

L'heure n'est plus aux vaines discussions qui, jusqu'à ce moment, nous faisaient dévier du chemin que nous nous étions tracé.

Le patronat veut par tous les moyens porter un coup mortel à la journée de huit heures, il veut diminuer nos salaires, alors que le coût de la vie continue de progresser, il veut reinstaurer totalement le travail à tâche que nous avons réussi à faire disparaître avant l'atroce boucherie.

Devant ces ignominies, les gars du Bâtiment doivent se dresser et se montrer décidés à engager la lutte.

Ce que nous avons fait dans le passé peut être repris à l'heure actuelle, mais faut-il que les camarades prennent leurs responsabilités ?

Cimentiers, maçons d'art, limousinants, démolisseurs, maçons et aides, carreleur-faïenciers, charpentiers en fer, charpentiers en bois, serruriers, plombiers-couvreurs et poseurs, peintres, briqueteurs, fumistes industriels, menuisiers ornementaux, monteurs-électriciens, commis-desinstituteurs, paviers, fumistes en bâtiment, monteurs en chauffage, plafonneurs, calorifugeurs et leurs aides seront tous présents à la grande Assemblée générale du S. U. B., qui aura lieu demain dimanche, 15 février, à 9 heures du matin, grande salle Ferrer, Bourse du Travail.

D'importantes décisions devant être prises, la séance s'ouvrira à 9 heures précises.

LE BUREAU.

Section technique des Peintres. — Dans la situation actuelle, les camarades adhérents à l'organisation doivent être tous présents à la réunion plénière du S. U. B., qui aura lieu demain, 15 février, Bourse du Travail, salle Ferrer, 3, rue du Château-d'Eau.

Malgrés les boniments de détracteurs du syndicalisme, malgré la poignée de peintres adhérents au syndicat dissident, les quelques qui sont venus se syndiquer par ordre, notre vieille Chambre syndicale continue comme par le passé. Son siège est toujours à la Bourse du Travail, 3, rue du Château-d'Eau. Pas confondre avec le syndicat politique dont l'Humanité insère les appels.

■ ■ ■ ■ ■

Charpentiers en fer de la Seine. — Pas d'équivoque. — L'Humanité du 13 février publie un communiqué émanant d'un soi-disant syndicat scissionniste, du vieux Syndicat des Charpentiers en fer de la Seine. Le moment est bien mal choisi pour continuer l'œuvre de division tendancieuse.

Ceux qui sont qualifiés de Syndicat autonome revendiquent hautement leur titre, parce qu'ils sont les véritables héritiers du vieux Syndicat et qu'ils ont derrière eux toute la grande page d'histoire syndicale qui part de 1909 à 1914. D'autre part, pendant la guerre, le vieux Syndicat fut à l'avant-garde de toutes les campagnes pacifistes contre les adaptés de la paix sociale.

En conséquence, si les pseudo-charpentiers en fer, qui n'existent pas dans la bataille et dans la vie économique de notre corporation, veulent continuer à gérer notre mouvement d'action et de revendications présentes, qu'ils continuent, nous leur en laissant la responsabilité. Tant pis pour eux si les représailles se manifestent à leur égard. Nous pensions — et c'est l'avis de tout le monde (adversaires ou amis) — que la seule organisation des Charpentiers en fer de la Seine était la Section technique adhérente au S. U. B. et à sa vieille Fédération qui, seule, dans l'action présente, même effectivement sur les chantiers la bataille de revendications et de réalisations syndicales.

Nous protestons contre la convocation anonyme qui invitent des charpentiers en fer à assister à une réunion à la Grange-aux-Belles, alors que, en réalité, tous les professionnels, compagnons et aides, devront se trouver, dimanche prochain, salle Ferrer, à la Bourse du Travail, pour assister à l'Assemblée générale du S. U. B.

Pour justifier notre protestation, nous déclarons hautement que le vieux Syndicat, c'est la Section technique du S. U. B. Les scissionnistes qui ont fait du battage pour recruter autour d'eux des non-professionnels, n'ont rien de commun ni avec la profession, ni avec le titre de l'organisation, et encore moins avec le syndicalisme. S'ils veulent comprendre la raison dans la bataille actuelle, ils n'ont qu'à se taire, ou alors, tant pis, nous les obligerons à expliquer leur apostasie et leur trahison syndicalistes.

Pour le Conseil de Section, Les Secrétaires : REITZER et BEUDOUX.

DANS LES P. T. T.

Aux ouvriers du groupe souterrain

CHEZ LES TERRASSIERS

Protestation

Le Bureau des Terrassiers ne peut pas, sans protester, laisser les camarades sous l'impression de l'article paru sur l'Humanité d'hier, qui laisse croire que les adhérents sont assommés au siège de leur syndicat en raison de leurs opinions et de leur tendance.

Des articles pareils ne peuvent avoir d'autres conséquences que de dresser les ouvriers d'une même corporation les uns contre les autres et, plus monstrueux, en désignant un camarade par son nom, c'est livrer celui-ci à la vindicte et à la haine. C'est de cette façon que se prépare les meurtres des militants et qu'on en arrive à des tueries collectives entre ouvriers, pendant que les patrons et leurs sous-ordres respirent joyeusement.

Lafeuvre, venu hier soir au bureau, s'est emporté parce qu'il n'était pas servi assez vite et a injurié les copains qui recevaient les cotisations. Un autre camarade qui, comme Lafeuvre, attendait son tour, lui a dit de se taire et l'a traité de chiffronnier, ce qui n'est pas bien grave ; il faut croire que le jeune Lafeuvre est susceptible et même combattif, car il envoie un coup de poing sur la figure de son interlocuteur, c'est lui qui a frappé le premier, et alors il fut sorti du bureau assez rudement, mais pas si assommé que cela, puisqu'il est lui-même venu chercher sa casquette qui était tombée dans la bagarre.

L'Humanité, journal très lu par nos adhérents, voudrait-il insérer cette rectification ? Si elle ne rend compte des répercussions malheureuses que peuvent avoir un appel à la violence, elle le fera, sinon, nous saurons à quoi nous tenir.

Dans le Livre Unitaire

Camarades du Livre parisien : imprimeurs, compositeurs ou clichéurs, soyez à la hauteur de ce que nous attendons de vous.

Tous les patrons, s'apercevant enfin de l'augmentation du coût de la pie, ont décidé de mettre vos salaires en rapport avec celle-ci. Pour ce faire, ils vous accorderont, à la date de lundi prochain, une augmentation horaire de... 0 fr. 05.

Ces messieurs sont remplis de bonne volonté.

Ils reconnaissent les difficultés matérielles que vous subissez, et pour y pallier, font preuve de générosité.

Aussi, à partir du 16 février, vous toucherez 0 fr. 40 de plus par jour. Considérez que ce peu que représente ces huit sous. Pas tout à fait l'augmentation qu'a subi, au cours du dernier semestre, un kilo de pain.

Comme les indices qui servent de base à leur calcul sont établis pour une famille de quatre personnes, vous pourrez peut-être, avec ce nouveau tarif, faire des économies, à condition de ne pas abuser de cet aliment principal et en admettant que tout le reste n'ait subi aucune majoration.

A moins que... repoussant avec tout le mépris qu'elle mérite cette automobile insolente, vous fassiez comprendre à ces pince-sans-rire qu'ils ont compréhension toutes mesures permises.

Que, momentanément vous acceptiez ou non cette augmentation, peu importe.

A l'heure présente, les revendications du Comité intersyndical unitaire sont posées, et tous les maîtres imprimeurs les ont reçues.

Déjà, nous connaissons des maisons qui les acceptent. Bientôt, nos prétentions n'ayant rien d'exagéré, nous aurons l'acceptation de la majorité des imprimeries, et contre les réfractaires, nous mènerons la lutte qu'il nous plaira, aussi impitoyablement qu'il faudra.

Dans ce but, afin de prendre toutes directions, assistez tous à la réunion de ce soir, à 20 h. 30, salle Ferrer, Bourse du Travail, rue du Château-d'Eau.

Le Comité intersyndical de grève.

Grèves et Revendications

A Cherbourg. — La grève des métallurgistes a pris fin. Les patrons ont offert une augmentation de 2 fr. 15 par jour, que le Comité de grève a acceptée.

Cette grève se termine à l'avantage des ouvriers, mais puisse, pour celles qui sont en cours, en être de même.

Victoire ouvrière dans le textile, à Amiens. — Hier matin, à la filature de la Seine, on avertit les ouvrières de l'arrêt de travail, et le dimanche, 15 février, à 9 heures, dans les sections de Seine-et-Oise, de 8 heures à midi.

Versailles, délégués : Massin, Le Bechec, Le Page.

Argenteuil, délégué : Benoit, Le Corre.

Villeneuve-Saint-Georges, délégués : Le Ma, Caillaud, La Guine, Juvivis, délégués : Legrand, Morvan, Le Naour.

En raison de l'importance que doivent avoir ces élections pour la bonne marche de notre Syndicat, il est urgent que tous les adhérents y participent.

Tous ceux qui veulent faire connaître leur candidature dans l'élection doivent voter.

Présence de tous les camarades.

DANS LE S. U. B.

NOTE IMPORTANTE. — Nous rappelons que l'élection pour les postes de trésorier général n'ayant rien d'exagéré, nous aurons l'acceptation de la majorité des imprimeries, et contre les réfractaires, nous mènerons la lutte qu'il nous plaira, aussi impitoyablement qu'il faudra.

Voilà les noms des candidats en présence : Trésorier général : Coquin (Serrurier et Construction Métallique); Copart (fils Maçon-Pierre); Marius (Cimentiers-Maçons d'art); Lafaille (Charpentiers en fer).

Le scrutin est ouvert ce soir, de 17 heures à 18 h. 30, Scrutateurs : Andrieux et Galandrin.

NOTE DE LA TRESORERIE. — Le camarade Rameau, des Charpentiers en fer, est prié de passer ou d'envoyer un membre de sa famille à la trésorerie du S. U. B.

La Bataille Syndicaliste. — Le numéro 33 est paru. Pour la vente au numéro, le récipient à la camarde Planteline, dactylo du S. U. B., Bourse du Travail, 4^e étage, bureau 5.

</div